

Campagne 1914 – 1919 - Historique du XI^e / VI^e Groupe du 110^e R. A. L.
Source : Musée de l'Artillerie – transcription intégrale – Martine Lecomte – 2016

Campagne 1914 – 1919

HISTORIQUE

Du XI^e/VI^e Groupe

DU 110^e R. A. L.

DINAN
IMPRIMERIE
DE L'UNION MALOINE ET DINANNAISE
7, rue de l'Horloge.
1920

MUSEE DE L'ARTILLERIE
Musée de France
E.A.A. – BP 400
Avenue de la Grande Armée – D59
83007 DRAGUIGNAN Cedex

HISTORIQUE DU XI^e/VI^e GROUPE

Du 110^e R. A. L.

Le XI^e Groupe du 110^eR. A. L. naquit le 6 mars 1917 à Cherbourg, ainsi que l'indiquent les actes de naissance de chaque batterie établis par M. Mariani, sous-intendant.

Ci-dessous un exemple de ces actes :

"Le six mars mil neuf cent dix sept, nous, Mariani, sous-intendant militaire chargé de la vérification des comptes du corps.

"Vu l'article premier de l'instruction provisoire du 29 juin 1906 sur l'application du règlement sur l'administration des corps de troupe sans conseil ;

"Vu la décision ministérielle n° 5614 5/5 du 18 février 1917, avons procédé, en présence de M. le Major de la garnison délégué, à la formation de la 16^e Batterie du 110^e R. A. L.

"A cet effet, avons passé la revue d'effectifs de ladite batterie, dont les résultats sont consignés au tableau ci-après".

Suit le tableau de l'effectif de la batterie à son premier jour, les procès verbaux des 17^e et 18^ebatteries sont en tous points analogues

.

Les effectifs sont très pauvres au premier jour.

Deux officiers à la 16^e : le sous-lieutenant Dauvers et le sous-lieutenant Taffet ; un à la 18^e : le sous-lieutenant Haye, puis le sous-lieutenant Métral, qui ne fait d'ailleurs que passer. Une quarantaine d'hommes sont, ce jour, inscrits sur les contrôles.

Jusqu'au 24 mars, aucun évènement saillant ne survient. Des mutations quotidiennes entre les batteries et les unités du Dépôt, les corvées journalières, les permissions de détente ou à titre agricole, absorbent totalement l'activité des batteries, dont la vie personnelle est nulle.

Les hommes sont nourris par une formation du Dépôt ; le Groupe est un embryon non encore développé, un germe en puissance qui éclora.

Une première éclosion se produit à l'occasion des écoles à feu.

Le personnel ne connaissant pas la manœuvre du matériel, il est bon qu'il en ait au moins une idée avant de s'en servir devant l'ennemi.

Dans ce but, un détachement de chaque batterie, comprenant par unité une cinquantaine de gradés et hommes, part le 24 mars pour le camp de la Braconne.

Une période d'instruction, instruction d'ailleurs magistralement donnée, sous la direction du commandant Trutat, par le sous-lieutenant Faure, occupe ces linéaments de groupe pendant trois semaines.

Sont présents à l'arrivée : le sous-lieutenant Lavrut, comptant à l'E-M. du Groupe, et commandant, comme plus ancien, le détachement entier ; le sous-lieutenant Billaudeau, de l'E.M. du groupe ; le sous-lieutenant Dauvers, commandant la 16^e batterie ; le sous-lieutenant Haye, commandant la 18^e batterie.

Le cadre sous-officiers a été judicieusement choisi ; tous ont déjà combattu dans divers régiments et servi divers matériels. Leur attention soutenue, et surtout le désir d'être utiles dans les combats qui s'annoncent prochains, les rend très rapidement aptes à commander et surveiller la manœuvre du canon 155 court, modèle Saint-Chamond, matériel attribué au groupe.

Des arrivées sont à signaler pendant cette période : le 26 mars, le capitaine Cauvin, venant de l'artillerie coloniale, prend le commandement du groupe, puis le capitaine Pouillon arrive le 5 avril, pour commander bientôt la 16^e batterie.

Une école à feu, le 8 avril, suivie d'une seconde le 16, vient prouver que l'instruction des cadres et des hommes, sans être complète, est suffisante pour tirer le canon.

Le 15, tout le monde prend le train en gare de Ruelle, pour revenir à Cherbourg terminer les préparatifs de départ pour le front.

Rentré le 17 à Cherbourg, le groupe y restera, ou du moins restera dans la région, jusqu'au 28 mai.

Une foule d'ennuis et d'empêchements assaillent les batteries en formation. Des corvées nombreuses au compte du Dépôt, d'abord, puis une quantité de maladies contagieuses : rougeole, oreillons et autres du même genre obligent le capitaine Cauvin, par l'ordre du service médical, à fractionner le groupe en une quantité de petits noyaux, chacun atteint par un mal différent.

Des tronçons de batterie sont à Martinvast, d'autres à Cherbourg, et les derniers à Querqueville et Amfreville.

Les chevaux du groupe sont répartis de ci, de là. Il y en a à Tourlaville, dans tous les coins de Cherbourg, à Querqueville, à Amfreville et autres lieux.

En ce temps, le matériel est acheminé tout lentement vers Cherbourg. La 18^e batterie, servie la première, se voit de ce fait très avantagée, et peut commencer l'instruction vers le 10 mai.

La 17^e batterie fait de même vers le 15. La 16^e batterie, moins heureuse, ne reçoit le sien que le 22 mai ; or, le départ est annoncé pour le 28, cette dernière unité n'aura donc que six jours pour se préparer.

Elle commence immédiatement l'instruction.

Le chroniqueur ne peut passer sous silence la revue de départ passée le samedi 26 mai sur la place Napoléon par le Préfet maritime. Les batteries en tenue de campagne, impressionnent profondément les Cherbourgeois, déshabitués depuis un temps de spectacles militaires de cette ampleur. Les canons lourds, traînés par une artillerie magnifique, font l'admiration de toute la population, tant sur la place elle-même que dans les rues. Le grand guerrier a dû, du haut de son socle où se tient sa statue équestre, voir avec satisfaction ces enfants de la France nouvelle qui vont partir arrêter l'envahisseur et le jeter hors de France.

Tâchons de n'être pas trop indignes de l'Artilleur du siège de Toulon et du grand Général Empereur qui fit la France si forte dans la guerre.

Le défilé terminé, chaque batterie regagne son cantonnement. Quelques heures seulement séparent le groupe du départ.

Ces heures, trop brèves, sont mises à profit pour la préparation de l'embarquement.

L'exiguïté du quai d'embarquement de Cherbourg oblige le commandement à commencer l'opération dès le dimanche 27. C'est pourtant jour de fête, où le repos serait permis. Chacun s'emploie, néanmoins, de tout son cœur à mettre sur trucks le matériel ; canons, caissons et chariots. Pour demain lundi, il ne reste plus que la cavalerie, opération toujours facile et brève.

Le 28 mai, quatre trains emportent le XI^e groupe vers les Vosges.

Les officiers dont les noms suivent partent ce jour :

ETAT-MAJOR DU XI^e GROUPE

MM. CAUVIN, capitaine commandant le groupe ;
DEPELLEY, sous-lieutenant, officier adjoint secrétaire ;
LAVRUT, sous-lieutenant, officier d'antenne ;
BERNARD, sous-lieutenant, officier d'antenne ;
BILLAUDEAU, sous-lieutenant, officier orienteur ;
VINCENT, adjudant-chef, faisant fonction d'officier d'approvisionnement ;
PETIOT, aspirant ;
LEMONNIER, médecin aide-major de 1^{re} classe, chef de service ;
DUPREZ, vétérinaire de 1^{re} classe ;
DERRIEN, médecin auxiliaire ;

16^e BATTERIE

MM. POUILLON, capitaine commandant ;
DAUVERS, sous-lieutenant ;

17^e BATTERIE

MM. VIDAILHET, lieutenant, commandant ;
TAFFET, sous-lieutenant ;

18^e BATTERIE

MM. SIOC HAN DE KERSABIEC, capitaine commandant ;
HAYE, sous-lieutenant.

Tous, officiers, sous-officiers et canonniers, sont fiers et heureux de retourner au front. Le colonel Pidot, accompagné du chef d'escadron Jouinot, major, et de la plupart des officiers du Dépôt (capitaine Mercier, Abadie, lieutenant Lecerf, etc.) vient sur le quai, au départ de chaque train, adresser de bonnes paroles d'adieu.

"Revenez-nous avec les lauriers de la victoire, et aussi promptement que possible", telles sont les dernières paroles. Les trains s'ébranlent ; les convois, quittant les quais maritimes, traversent la gare des voyageurs. Des bravos, des adieux touchants... quelques larmes de ci, de là... Les wagons, décorés de feuillages, s'éloignent. Le fort du Roule, jadis fort et redoutable, passe et disparaît ; les contreforts rocheux des carrières, puis les coteaux de Martinvast défilent devant nos yeux. Cherbourg a disparu : c'est fini de la vie de Dépôt ; nous roulons vers une terre moins hospitalière peut-être, mais plus fertile en sacrifices...

A Noisy-le-Sec, le commissaire de gare notifie un changement de destination ; le groupe doit débarquer à Belfort. En réalité, le point terminus de notre voyage est Héricourt et Montbéliard.

Aussitôt débarqué, le groupe se rassemble à Héricourt. Une semaine s'écoule en cette ville. Cependant, une section de munitions automobile portant, elle aussi, le numéro XI, vient nous rejoindre, armée de camions Berliet.

Le lieutenant Peyroux, blessé, inapte à l'infanterie, d'où il vient, chevalier de la Légion d'Honneur, et le sous-lieutenant Delhier, constituent le cadre officier de cette section.

Le groupe est destiné pour ses débuts à opérer dans la région du col du Bonhomme. Une centaine de kilomètres nous en séparent

.

Le 4 juin, nous partons : 6 étapes de 15 à 20 kilomètres, étapes très agréables quoique chaudes, nous mènent à Corcieux, tout à fait à proximité de notre champ d'opérations.

Nous voyons successivement Ronchamps, petite ville industrielle où les houillères, jadis très actives, semblent à peu près abandonnées, puis Servance, dans les Vosges, au pied du ballon du même nom.

Les Vosges sont, dans cette région, d'un caractère qu'elles n'ont pas toujours ailleurs. La vallée de l'Oignon, suivie le 5 juin par un temps radieux, est d'une exceptionnelle gaieté. La rivière coule, limpide, tout au fond du val où prennent pied les falaises, dont la teinte de rose

délicat se marie harmonieusement avec la prairie. Les colonnes des trois batteries, cheminant lentement, à l'allure d'artillerie lourde, semblent un long serpent glissé dans le val. L'arrivée à Ternuay a lieu l'après-midi du 5.

Le lendemain 6, un autre spectacle plus ample, à cause de vues plus étendues, nous réjouit.

Le col de Croix (677 m.80), ligne de partage des eaux entre le bassin du Rhin et celui de la Seine, est franchi. Nous descendons le versant Est et arrivons dans la vallée de la Moselle, dont nous suivons le cours jusqu'à Ferdrupt. L'étape du lendemain 7 se fait par Vecoux, puis, empruntant la vallée de la Moselotte, mène les 16^e et 17^e batteries à Saint-Amé, la 18^e à Le Syndicat. L'aube suivante nous trouve à Gérardmer. Après avoir traversé des sites de plus en plus montagneux, le voyage du 8 juin nous montre le lac de Gérardmer. Cette nappe d'eau bleuâtre, étincelante sous la lumière, est entourée de toutes parts par la montagne, ceinte de verdure ; sapins et chênes prennent pied dans le lac, tandis que les sommets s'estompent violets, presque diaphanes, à l'horizon.

C'est un tableau digne de tenter un grand maître.

Chacun admire, en passant, pendant le défilé, puis, au moment de l'abreuvoir, les chevaux rentrent jusqu'au poitrail dans cette eau claire.

Le sable fin formant plage donne l'illusion de la mer sur les côtes du Calvados ou de Bretagne.

Le 9 juin voit le groupe à Corcieux.

Après le tourisme des jours précédents, l'œuvre de guerre va commencer.

Le 14, le commandant emmène les capitaines reconnaître les positions assignées au XI^e groupe. La 16^e batterie occupera une position dite Batterie D, près la ferme de Reisberg ; la 17^e, Batterie D', près la Roche-aux-Fées ; la 18^e, Batterie D', près le Bonhomme.

Ces trois positions, situées au sommet des Vosges, à une altitude de 1.100 à 1.200 mètres, sont occupées le 16, au petit jour.

L'ascension de la montagne se fait de nuit ; il ne faut pas, en effet, se faire surprendre en flagrant délit de manœuvre par l'observation ennemie.

La montée, à partir de Rudlin (vallée de la Meurthe), jusqu'aux Hautes-Chaumes, met en relief la vigueur de la cavalerie, et est un excellent exercice pour nos conducteurs, peu entraînés.

La mise en batterie se fait aussi correctement que possible, et sans que l'ennemi s'en doute.

La 16^e batterie a eu à traverser une vaste clairière, chose faite rapidement et avec entrain, au grand trot des attelages.

Il est bon de se méfier là, car la ferme du Reisberg a été les jours précédents l'objet d'un tir de destruction en règle, le Boche a dépensé 3 ou 400 projectiles de 15 ; les coups ont porté, et la

malheureuse ferme est en ruines ; depuis, il paraîtrait que ce coin est très surveillé par l'aviation.

Le 18, la 17^e batterie fait son école à feu : c'est le premier tir du XI^e groupe sur les Boches ; l'objectif est la Matrelle et des réseaux de fil de fer : 140 obus allongés sont expédiés à destination. Le but est abondamment atteint, c'est un tir très honorable pour un début.

Le 22, la 16^e tire des obus F.A. sur des abris de mitrailleuses : points 6 et 24.

La 18^e batterie a fait un tir un peu plus au nord : le résultat a été excellent. L'ennemi semble plus particulièrement prendre à partie les positions de cette batterie ; un arrosage quotidien lui est réservé, sans dommages pour personne, heureusement.

Le voyage et ce tir dans les Vosges ne sont qu'un premier essai, un entraînement en vue de travaux plus durs et plus efficaces. Le matériel moderne ne saurait rester en un secteur aussi calme ; aussi nous sortons des positions le 25, pour regagner Corcieux, et le jeudi 26 juin à l'embarquement général, gare de la Chapelle (près Bruyères).

Les trains passent à Epinal, Neufchâteau, Bar-le-Duc, Givry-en-Argonne, où a lieu le débarquement.

De Givry, le groupe gagne, par une journée ensoleillée de juin, la petite bourgade de Villers-en-Argonne. Chacun, pendant cette étape, reconnaît des paysages déjà vus les années précédentes.

L'Argonne a été le secteur occupé pendant des mois par le X^e corps : or, presque tous proviennent des divers régiments de ce corps.

Trois jours pour souffler à Villers, puis nous gagnons à petites journées notre nouveau secteur, passons le 4 à Wally, et le 5 arrivons à Rampont, position des échelons (bois de Placy).

Le camp est semblable à tous les camps où ont séjourné des troupes de l'artillerie, c'est-à-dire peu confortable. Chacun apprécie néanmoins les baraques de planches mises à notre disposition.

La reconnaissance des positions de batterie a lieu dans l'après-midi du 6, et, le 7 au crépuscule, les trois batteries partent occuper les positions reconnues.

Le groupe relevé de l'A. D. 31 (lieutenant-colonel Larras), qui fait actuellement partie de l'artillerie du XVI^e corps (colonel Mochot), et aussi de l'A. L. C. 31 (lieutenant-colonel Juge). Nous appartenons au sous-groupement de Cumières (commandant de Praingy).

Les trois batteries sont disposées sensiblement sur la même courbe de niveau de Bois-Bourrus. Ce bois est, dans son ensemble, situé au sud-ouest et en contre-bas du fort du même nom ; planté de futaies sur la position de la 18^e, il n'est guère que taillis médiocres à la 17^e, et surtout à la 16^e, où les taillis eux-mêmes viennent s'éteindre. Cette absence de défilement

naturels aux vues entraîne pour ces deux batteries un travail de camouflage artificiel considérable.

Bien dissimulée sous de grands arbres, la 18^e est dotée, dès le premier jour, d'abris solides et de plateformes presque terminées.

Les deux autres batteries commencent leur travail en taillis vierge ; l'ordre des travaux est l'ordre prévu par les règlements : plateformes pour pièces, abris pour personnel, poste de secours et P. C.

L'ingéniosité des officiers de chaque batterie conduit à des constructions de genre différent et réglementaire. La 16^e fait tous ses abris à ciel ouvert ; le résultat n'en est pas moins remarquable, tant par la solidité que par le bon aménagement intérieur.

Il est vrai que le capitaine Pouillon est un maître en ce genre de travail : ingénieur, entrepreneur de travaux publics, il sait mieux que tout autre déterminer le travail de chacun et faire rendre le maximum à chaque travailleur avec le minimum de peine et de frais. Sept fouilles à ciel ouvert sont successivement ouvertes, couvertes dans toutes les règles de l'art. Cette batterie achevée est certainement un modèle du genre.

La 17^e envisage un autre plan ; elle travaille continuellement en sape. L'œuvre exécutée est en tous points remarquable. Une sape profonde (à l'épreuve du 21) parcourt le front de batterie, ménageant une sortie double à chaque plateforme de pièce. Malheureusement, le temps manque pour achever ce travail très considérable dans son originalité.

Le lieutenant Vidailhet est l'homme de ces grandes entreprises, homme pour qui le mot "impossible" n'est pas français.

La 18^e, sous le commandement du capitaine Kersabiec, se voit bientôt délogée des abris qu'elle occupe. Elle commence ses constructions se rapprochant de la 16^e, plus confortables peut-être, mais moins solides.

Le dévouement, l'endurance de tout le personnel sont au-dessus de tout éloge. Au travail diurne (terrassment, boisage, etc.), s'ajoute une besogne plus pénible : le charroi des matériaux.

Le parc du génie de Germonville, donne généreusement ce dont nous avons besoin, mais il faut, chaque nuit, aller chercher là rondins, tôles et poutrelles.

Ceux qui ont peiné le jour, travaillent aussi la nuit ; le repos est quasi nul, d'autant que les munitions nécessaires à l'attaque projetée commencent d'arriver.

La XI^e section nous apporte bonne quantité de projectiles de tous genres.

Le lieutenant PEYROUX l'électrise par son exemple : elle ravitaille partout, les unités du voisinage en particulier, et quelques fois le groupe auquel elle appartient. Son personnel est chaque nuit au volant.

La ferme de Frana, gros stockage de munitions de tout calibre, voit chaque nuit, souvent deux fois, notre section faire son chargement pour aller de là vers les points divers du secteur entre Esnes et Charny.

Ces travaux continuent pendant plus d'un mois : l'artillerie ennemie nous harcèle de temps à autre ; la position de la 18^e batterie semble plus particulièrement visée. Ces tirs intermittents ne nous font aucun mal, heureusement.

Après trois semaines d'un travail incessant, vers le 15 juillet, la cavalerie du groupe n'est plus dans une situation brillante, le travail demandé constamment de nuit est excessivement pénible, et le nombre d'hommes présents aux échelons est insuffisant pour assurer aux chevaux tous les soins nécessaires ; il n'est malheureusement pas possible d'augmenter ce nombre aux dépens des batteries de tir.

Les rations d'avoine et de fourrage sont surtout insuffisantes. Les chevaux s'amaigrissent de jour en jour, et le travail demandé se multiplie. Le 18 juillet, un obus isolé ennemi éclate et tue net le canonnier Blattler, de la 16^e batterie (numéro matricule 4353, classe 1917) ; les obsèques ont lieu le surlendemain au cimetière militaire de Froméreville.

La mort de ce jeune soldat jette le deuil sur la 16^e batterie.

L'attaque en perspective se rapproche certainement, car la division marocaine occupe le secteur, au début du mois 'août.

Rattachés à cette D. M., nous sommes sous les ordres du colonel Gaudot, commandant l'A. L. C., et du colonel Maloigne, commandant l'A. D. Avec cette division de braves entre les braves, le XI^e groupe ne peut manquer de cueillir les lauriers.

Cependant, de nombreuses batteries d'artillerie lourde viennent prendre des emplacements tout autour de nous. La besogne à accomplir doit être des plus sérieuses.

La préparation commence le 13 août, à 6 h 30 ; ce jour arrive l'ordre d'entamer le programme des tirs de destruction : nos canons vont tonner sans interruption, jetant les obus au bon endroit.

Les objectifs situés de part et d'autre de la ligne du chemin de fer Verdun-Consenvoye, comprennent divers ouvrages : nœuds de tranchées, carrefours de boyaux, et vont s'étageant depuis la station de Chattancourt (un peu au nord) jusqu'au bois des Corbeaux, en passant par Cumières.

Le village constitue un objectif particulièrement important, ainsi que les Ouvrages Blancs, confiés au tir de la 16^e batterie.

L'œuvre de pilonnage, de destruction, d'écrasement, se développe dès ce 13 août. La canonnade va s'enflant prodigieuse, des détonations nous arrivent de tous les côtés.

Les 155 Schneider rivalisent avec les Saint-Chamond ; le 220 fait entendre sa grosse voix, mêlée avec celle des 210 en batterie tout près, derrière le fort du Bois Bourru.

Des 400 entrent à leur tour dans la ronde, plaçant, comme à la main, leurs projectiles énormes sur les abris profonds de Cumières. La force de l'explosion doit être terrible, à en juger par les colonnes de fumée apparaissant gigantesques.

Le spectacle grandiose fait frissonner, et, involontairement, songer à la réaction adverse qui pourrait se produire, mais c'est crainte puérile : cette réaction se produit assez faible et, à par quelques bombardements à gaz, jusqu'au 20, jour de l'attaque, l'ennemi nous gêne assez peu.

Au jour J, à l'heure H, 4 h 20, le groupe entre en action. Dans la nuit, des obus à gaz ennemis ont arrosé les positions, plus encore que les nuits précédentes, gênant beaucoup le personnel. Chacun n'en met que plus d'enthousiasme à ouvrir le feu.

La densité du feu sur toute la ligne va s'intensifiant. Tous les monstres de la lourde donnent à pleine voix, concert dantesque où les notes plus aigües du 75 se mêlent harmonieusement aux médianes des 155, pendant que la grosse lourde donne la basse profonde.

A 6 h 20, le P. C. du groupe envoie par téléphone d'excellentes nouvelles : le Mort-Homme vient d'être enlevé, le Bois de Cumières est pris, les tirailleurs progressent, longeant la côte de l'Oie ; sur la rive droite, nos troupes, après avoir franchi la côte du Talou, descendent sur Samogneux.

Le tir du groupe s'allonge. Les canons à angle de tir 40° semblent des bêtes accroupies, prêtes à bondir, et, l'avance s'accroissant très vite, bientôt nous tirons à portée maxima. Cependant, les prisonniers défilent nombreux.

Cette journée de victoire a néanmoins été dure, et si la joie du succès a grisé les hommes, la fatigue se fait malgré tout sentir. Tous ont donné ce jour le maximum de leurs forces, et cette dure journée, succédant à une nuit sans sommeil, précédée d'autres journées et d'autres nuits sans repos, a mis les hommes à bout. La tenue de tous reste excellente, et l'ardeur à tirer, loin de se ralentir, augmente.

Les échelons ont fourni de leur côté une somme de travail considérable ; mais les chevaux sont épuisés, et beaucoup ont été éprouvés par les gaz.

De belles citations viennent récompenser le groupe.

Les batteries ne sauraient pas rester longtemps sur les positions actuelles ; dès maintenant l'ennemi a été refoulé sur toute la ligne de 2 ou 3 kilomètres, nos canons ne peuvent désormais l'atteindre.

Le 24, nous faisons un bond de 4 kilomètres en avant et partons occuper des positions nouvelles sur la rive droite de la Meuse, au pied de la côte du Talou.

Une quinzaine d'hommes par batterie restent au Bois Bourru pour assurer le ramassage des munitions et matériaux.

Le 25, à 20 h 40, un avion ennemi survole l'ancienne position de la 16^e, au moment où une batterie voisine achève son tir (batterie de 155 long), 12^e batterie du 81^e R. A. L.

L'appareil lance trois bombes : l'une tombe près du fort ; une deuxième sur l'épaule d'une des pièces de la batterie ; la troisième au milieu d'une équipe d'hommes de la 16^e batterie, achevant sous les ordres du maréchal-des-logis Levionnois un chargement de matériaux et de munitions destinés au Talou.

Le maréchal-des-logis Levionnois, les canonniers Vallet, Gautier, Villemin, Le Hello sont tués nets ; le trompette Durassier, très grièvement blessé ne survit que très peu de temps à sa blessure.

Les canonniers Seinger et Philippe sont légèrement blessés. Une voiture ambulance automobile vient chercher les blessés à 23 h 30.

Les corps, tous très mutilés, sont recueillis et rangés par les soins de l'abbé Fromond, mobilisé comme brancardier au groupe. Ce prêtre, ancien fantassin, est le dévouement personnifié. D'une charité parfaite, il est le réconfort de tous par ses visites quotidiennes dans les batteries.

Nos pauvres morts partent à 5 heures, le 26, pour le poste de G. B. D. de Froméreville.

Des citations élogieuses sont immédiatement attribuées à ces soldats de France qui viennent de mourir pour la patrie.

La position du Talou, bonne comme défilement, quoique située en terrain dénudé, est d'une occupation difficile à cause du ravitaillement.

La route par Vacherauville est fortement et constamment battue par l'artillerie. De son terminus aux batteries, un chemin de terre a été hâtivement ménagé, mais il devient rapidement impraticable à cause de sa nature (argile très molle) et surtout du mauvais temps.

Force est au Commandant de groupe de faire installer sur la Meuse une barque.

Cette voie est bientôt la seule possible pour notre ravitaillement, mais le travail ainsi fait est long, pénible et le débit faible. A grand peine, nous arrivons à faire passer 100 coups complets

par nuit. Quant au travail de jour, il ne faut pas y songer, car l'aviation est excessivement vigilante.

Il arrive fréquemment que la barque sombre, engloutissant au fond du fleuve nos espoirs, tant en munitions qu'en vivres pour le personnel.

Pendant le mois passé au Talou, les missions de tir sont surtout des missions de contre-préparation, d'interdiction, de neutralisation. Nous sommes appelés à donner et donnons appui à la division de droite (côte 344).

Dès le premier jour, le groupe essaie d'aménager des abris ; malheureusement, le terrain s'y prête mal. Le P. C. du groupe s'installe sur la rive droite du canal ; ce terrain marécageux ne se prête pas aux fouilles profondes. Chacun s'arrange et se met à l'abri de roseaux coupés sur la rive du fleuve (faible protection contre le 21).

Les batteries ne sont guère plus heureuses ; les boyaux de protection creusés en hâte entre les pièces, dès l'arrivée, s'ébranlent et menacent d'entraîner les plateformes.

Le manque de matériaux empêche d'ailleurs de maintenir les terres ; des abris creusés là-dedans ne seraient que des pièges propres à ensevelir leurs occupants.

Chaque batterie construit donc des abris légers. Le capitaine de Kersabiec, de la 18^e, s'installe bravement sous la toile de tente au centre de la prairie. Les grandes herbes de la vallée masquent complètement ce P. C. minuscule et inconfortable, et, certaine nuit, un chariot de ravitaillement le frôle d'assez près.

La 17^e est peut-être la plus favorisée : la bande de terrain qui lui est attribuée est convenablement plantée et le terrain moins friable.

Quant à la 16^e, l'essai de boyaux couverts n'ayant pas réussi, elle s'installe sous la tente.

Le défilement des plateformes est d'ailleurs excellent et leur hauteur au-dessus du canal les mets dans une large mesure à l'abri des coups longs.

En cas de bombardement, le meilleur abri est constitué pour tous par les plateformes elles-mêmes. Les hommes reçoivent d'ailleurs des instructions pour s'y regrouper le cas échéant.

Le 26 août; un obus blesse grièvement le canonnier Thuaux, de la 18^e batterie, venant ravitailler.

Le canonnier Raveau, chef de voiture, se signale ce jour, et obtient une citation, ainsi que le blessé.

La fortune nous sourit pendant longtemps, l'ennemi semble nous ignorer.

Les groupes voisins n'ont pas la même chance : le IX^e groupe du 115^e reçoit chaque jour une centaine de 21, et un groupe de 75 (du 26^e), placé un peu plus au nord, est constamment pris à partie.

Le 1^{er} septembre, quatre obus tombent sur la berge du canal : le canonnier Baudry, de la 16^e, est tué, et le canonnier Battais blessé légèrement.

Ce sont ces obus isolés qui, généralement, sont les plus meurtriers. Ce nouveau deuil affecte très péniblement le groupe. Deux citations sont attribuées aux deux victimes, dont l'une se remettra vite (Battais).

Baudry a été tué net.

M. Fromond, toujours extrêmement dévoué, rend les derniers devoirs au mort, panse, soigne et console le blessé.

L'après-midi du 25, à 15 h 10, un obus (calibre 21 certainement) tombe un peu au nord de la berge du canal, en face du P. C. de la 16^e batterie, et à 80 mètres environ ; un deuxième obus suit, tous les deux passent très bas et ont dû raser la crête derrière laquelle se défile le groupe ; d'autres obus arrivent, puis le bruit des moteurs d'avions, à peine perçu d'abord, se précise. Le tir ennemi est bientôt rectifié, et le point moyen du tir ramené d'abord dans l'axe du groupe, et sur la berge sud du canal.

Les coups balayent dans cette direction le terrain entre le boqueteau (position 17^e batterie) et la rive gauche (sud) de la Meuse. La piste créée aux abords de la traversée du fleuve attire nettement les coups, et notre barquette sombre sous un 21.

Le tir est heureusement long ; les observateurs ennemis ont dû situer les batteries le long de la berge sud du canal et entre canal et Meuse.

Personne n'a donc souffert, mais les baraquements de l'Etat-Major du groupe ont été atteints ; le personnel s'est éloigné prudemment dès le début du tir, bonne précaution, car les roseaux de la Meuse n'ont pas la dimension suffisante pour remplacer les rondins.

Les papiers du P. C. ont voltigé par ci, par là. Le personnel des batteries resté groupé sur les plateformes des canons n'a pas souffert, et la première émotion calmée, chacun est resté tranquille et correct.

La relève s'annonce imminente : les attelages arrivent des échelons à 21 heures, et, à 23 heures, toutes les voitures attelées prennent le chemin de l'échelon en passant par Vacherauville.

Tout le personnel des pièces traverse la Meuse dans une nouvelle barque, installée un peu en amont de la précédente, victime du bombardement.

Sortir le matériel de ses emplacements a été un travail très dur : tous ont travaillé avec acharnement.

La position devenait très pénible, surtout à cause des difficultés du ravitaillement. Tout le personnel arrive aux échelons sans pertes, néanmoins les hommes faisant route par Vacherauville ont dû traverser une zone fortement arrosée d'obus toxiques.

Tenir cette position pendant plus d'un mois, période succédant à l'offensive d'août, est certainement un fait d'armes pour le groupe. Les hommes sont exténués, et les chevaux sont dans un état de maigreur extrême. Beaucoup d'entre eux d'ailleurs n'existent plus, car ils sont morts de fatigue ; qu'il soit seulement noté que pendant cette période, l'échelon est resté au bois de Placy (Rampont), à quelques 25 kilomètres des positions de batterie.

La journée du 26 septembre s'écoule au camp de Placy. Le 27, à 22 heures, ordre arrive de partir en direction de Villers-en-Argonne pour embarquer les 28 et 29.

Nous cheminons lentement par les Souhesmes, Vadelaincourt, Ippécourt, Fleury, Waly, Brizeaux, Villers-en-Argonne, villages déjà connus qui restent dans la mémoire de tous ceux qui ont fait campagne dans le secteur de Verdun.

De Villers-Daucourt, les trains se dirigent vers Paris.

Personne ne connaît la dernière destination. A Noisy-le-Sec, les trains remontent vers le Nord, et nous savons que nous allons nous joindre à la 1^{ère} Armée (Général Antoine) pour l'aider dans une offensive imminente.

Les trains passent à Calais, Dunkerque, puis redescendant sur la ligne Hazebrouck, s'arrêtent à Esquelbecq, où nous débarquons le 30 septembre.

Les batteries se dirigent aussitôt vers l'Est, et entrant sur le territoire belge, s'arrêtent entre Roussbrugges et Crumbeke, sur un terrain en bordure nord de la route.

Le terrain boueux est vierge d'abris ; des écuries existent pour 100 chevaux, des tentes sont promises pour abriter les hommes de l'échelon.

Dès ce jour (2 octobre), les reconnaissances des positions de batterie ont lieu ; ces positions, tirées au sort entre les batteries, sont occupées dans la nuit du 3 au 4. Les positions des 16^e et 17^e batteries sont en bordure et à l'ouest de la route d'Ypres à Lizerne (Ypres à Dixmude), à 1.500 mètres de Boesinghe, connue sous le nom de Het-Sas.

La 17^e batterie prend les emplacements derrière et à 150 mètres de la 16^e, la 17^e et la 18^e sont favorisées par le sort. Des abris sérieux, sinon confortables, existent sur leurs positions.

La 16^e, moins favorisée, n'a à peu près rien. Les deux batteries sœurs lui offrent heureusement un abri provisoire. En attendant qu'elle soit organisée. Mais le travail de pilonnage commence immédiatement, et le temps manque totalement pour organiser les positions. Il n'est pas

possible de dire ce qu'est le courage et l'endurance de tout le personnel du groupe pendant cette période (3 octobre-3 novembre).

Le nombre des coups tirés ce mois est suffisamment éloquent par lui-même ; la 16^e batterie note pour ces mois 10.075 obus ; chaque batterie ayant exécuté sensiblement les mêmes tirs, le groupe a donc tiré plus de 30.000 coups de canon en un mois. La consommation en munitions est, certaines journées, de 1.500 coups par batterie, chiffre énorme pour le 155.

Les difficultés semblent se multiplier en ce secteur, difficultés venant de la nature du sol d'abord : la terre des Flandres, en cette zone, est excessivement marécageuse, impossible de creuser des fouilles ; l'eau claire est à un mètre du sol ; nous sommes comme sur un gouffre où nos canons s'enfoncent, dès le premier coup, jusqu'aux roues. En vain les servants entassent sous les bûches, moellons, rondins, poutrelles et même tôles ondulées ; à chaque coup de canon, il faut recommencer la lutte contre l'engloutissement.

Maigres, hâves, les hommes tiennent néanmoins et avec gaieté ; les uniformes perdent rapidement la teinte bleu horizon, remplacée par le jaune de la mélinite.

De temps en temps, l'arrivée d'un nouveau venu vient changer la monotonie des jours. Trois aspirant nous arrivent : aspirants Moreau, Decloux, Carpentier.

Ces jeunes nous apportent le souvenir, comme le parfum de l'arrière. Il faut noter enfin, pour le tableau, le climat pluvieux des Flandres.

Pendant ce mois, pas une fois le soleil n'est venu nous luire ; les réglages sont rendus de ce fait très difficiles.

Quiconque connaît la configuration du terrain en cette région se rend compte de la difficulté ; les observateurs du groupe réussissent néanmoins à observer les tirs des batteries dans de bonnes conditions.

L'ennemi, impuissant à observer ses tirs, arrose systématiquement le terrain ; chaque jour, ses obus tombent autour de nous.

Le 7 octobre, la 18^e batterie semble plus sérieusement prise à partie.

Sans doute, l'ennemi cherche à interdire la grande route d'Elverdinghe à Lizerne, aboutissant au pont 72. Le tir s'appesantit quelque temps sur les pièces elles-mêmes, plusieurs hommes sont blessés grièvement.

Ce sont : Brulé Raymond, maître-pointeur ; Peigne Georges, Vion Noé, Le Louet Julien.

Des citations viennent récompenser ces braves.

Une première attaque des troupes françaises a lieu le 9 octobre ; le programme du tir prévu pour le groupe s'exécute sans à-coups.

Nous n'avons pas de nouvelles bien nettes sur les résultats de l'action de notre infanterie, qui a attaqué en liaison avec l'armée anglaise.

Le ravitaillement en munitions s'effectue de façon satisfaisante par voie de 0 m 60. Les trains de munitions circulent pendant le jour, bénéfice sérieux venant de la configuration du terrain, qui rend presque impossible l'observation. Notre aviation agissant de concert avec l'aviation anglaise, est extrêmement active, et l'observation ennemie par avion ne paraît pas donner de résultats. Par contre, l'ennemi se rattrape par des bombardements nocturnes à l'arrière, surtout sur les camps anglais.

Le 12 octobre, des félicitations nous arrivent de l'échelon supérieur :

" Le lieutenant-colonel commandant l'A. L. C. est heureux de transmettre aux batteries les félicitations suivantes, auxquelles il joint les siennes propres :

" Le général commandant l'Armée a chargé le général commandant le C. A. de transmettre aux troupes de la 2^e division "toutes ses félicitations pour le brillant succès remporté ce matin.

"Le général de division a déclaré au colonel commandant l'artillerie que notre infanterie avait été enthousiasmée du barrage roulant, lequel s'avancait comme un mur.

"Il adresse ses félicitations aux artilleurs qui ont fait le barrage."

Le 14 de ce mois, la 16^e batterie, au cours d'un réglage sur la ferme de Poitiers, a une heureuse surprise : le sous-lieutenant Dauvers, observateur, après une première salve de quatre coups, tombés tout près, et un sur la dite ferme, en voit sortir, tel un essaim d'abeilles chassé de sa ruche, une troupe nombreuse de fantassins ennemis, le tout fuyant en désordre et très vite vers le bois du Papegoëd.

L'observateur essaie immédiatement un transport de tir par bonheur efficace : pendant cinq minutes, les obus allongés fusées I. A. pleuvent sur ces Boches, qui détalent au plus vite.

Beaucoup sont atteints, et tous disparaissent dans des trous d'obus. C'est une bonne journée pour la 16^e batterie.

La 17^e batterie a une tâche plus lourde que celle de ses deux sœurs ; en position à près de 200 mètres de la voie de 0 m. 60, elle est obligée d'apporter à pied d'œuvre toutes ses munitions et matériaux, tandis que les 16^e et 18^e, dont les plateformes s'encastrent dans le talus de la voie, ont une manutention de beaucoup plus restreinte.

L'ingéniosité du sous-lieutenant Taffet d'abord, puis du lieutenant Lavrut, commandants successifs de la 17^e, ont paré heureusement au plus gros de la difficulté du ravitaillement, en installant en quelques heures une voir de 60. Malgré tout, les hommes de la 17^e peinent

davantage jour et nuit ; il est vrai qu'ils sont peut-être mieux logés que leurs camarades de la 16^e.

Plusieurs attaques ont lieu dans la deuxième quinzaine d'octobre. Le mauvais temps rend les opérations excessivement dures ; nos fantassins progressent malgré tout chaque jour et, le 1^{er} novembre, les troupes françaises ont pénétré en forêt d'Houthlls, forêt encerclée à l'est par les Anglais.

Le groupe est relevé le 3 novembre : tous, officiers et hommes de troupe, sont à bout de forces.

Des citations nombreuses prouvent comment nous avons fait notre devoir pendant cette période.

Le mois de novembre est un mois de repos complet. Hommes et chevaux ont un besoin urgent de se refaire. Il est à signaler que, depuis le 26 mai jusqu'au 3 novembre, le XI^e groupe n'a pas eu un jour de relâche.

Jusqu'au 7 décembre, nous séjournons partie à Crumbeke (16^e batterie), partie à Hondshoote, puis à Rexpoede. Les jours sombres de l'automne sont arrivés. La pluie ne cesse de tomber. Des soins continuels aux chevaux, des revues de diverses sortes occupent le personnel. Le 4 décembre, nous fêtons dignement la Sainte-Barbe.

Le repos est salubre et efficace, la vigueur renaît, et tout le monde est pleinement reposé le 7 décembre, jour de départ pour la région de Verdun.

Les embarquements ont lieu les 6 et 7 décembre, en gare de Wayembourg, gare mémorable à cause de l'exiguïté de son quai.

Le 8, nous débarquons à Lemmes, d'où les batteries se dirigent vers Sommedieu.

De Sommedieu, les batteries sont aussitôt dirigées vers leurs emplacements primitifs. Les échelons s'installent pour l'hiver au camp d'Hinvaux et des Logettes, à proximité de Sommedieu.

La neige nous a accompagnés et, dans les Hauts-DE6Meuse? Une couche épaisse recouvre le sol dès notre arrivée.

Le groupe occupe des positions de part et d'autre de la tranchée de Calonne : la 16^e au ravin des Nouveaux sujets, la 17^e au ravin des Devises, la 18^e à la fontaine Saint-Robert.

Chacune de ces unités trouve à l'emplacement désigné une ancienne position où elle se loge ; les canons sont mis en place, les accrochages immédiatement exécutés, mais, caractéristique nouvelle, le groupe se trouve en secteur de travail, et nous sommes quittes, pour un temps, des

canonnades de 1.000 coups par jour. L'hiver ralentit d'ailleurs à lui seul les opérations, mais, de plus, nous devons ici nous organiser, remuer la terre, préparer une série de positions en vue des combats du printemps.

Aussi, dans ces journées mornes de cet hiver, le chroniqueur n'a rien à glaner.

La Noël, le premier jour de l'année 1918, la fête des Rois passent, monotones, marqués seulement par les distributions supplémentaires de vivres.

Les courtes journées d'hiver s'écoulent, pendant que les hommes maniant la pioche et usant de mine dans le roc compact, creusent petit à petit les fouilles de nouvelles positions.

Les 16^e et 17^e travaillent à ciel ouvert, des mètres cubes de terre sortent journellement du sol.

La 18^e creuse en sapes profondes des abris d'une solidité à toute épreuve.

Des chutes de neige très abondantes agrémentent d'un certain côté notre vie de troglodytes ; les paysages, chaque matin, sont renouvelés, et quand le soleil, trop rarement hélas ! réussit à percer la nue, l'effet de ses rayons dans les taillis et les futaies givrées et neigeuses, charme les regards.

La température, pendant plus de deux mois, reste excessivement basse ; les hommes se réchauffent en piochant énergiquement, et les chevaux revêtent leur pelisse d'hiver, mais, en même temps que les poils poussent, la gale surnoise apparaît et creuse, sous la peau des quadrupèdes amaigris, des galeries profondes.

Les animaux les plus maigres sont d'abord atteints, et dépérissent tout à fait.

Les autres se défendent d'abord, puis peu à peu sont envahis par l'épidémie.

La vérité oblige à dire que le confortable très primitif des écuries ne leur permet qu'une très faible défense ; chacun fait tout son possible pour enrayer l'épidémie.

M. Duprez, vétérinaire, essaie tous les remèdes, mais il est débordé par l'épidémie.

Ce n'est qu'en avril que, grâce aux soins et aux remèdes énergiques, nous commencerons à maîtriser les acares.

L'ennemi n'est pas, à vrai dire, trop remuant dans ce secteur jadis célèbre par les combats des Eparges, mais il est des points qu'il se plaît à canonner chaque jour. Des carrefours, des camps de repos, des tronçons de route, certaines positions de batterie, reçoivent un arrosage journalier d'obus toxiques.

La 16^e batterie, plus près des premières lignes, est fréquemment incommodée.

Personne dans le groupe n'est atteint gravement ; les dispositions les plus minutieuses ont d'ailleurs été prises pour parer à tout évènement.

Certaines batteries de secteur sont moins favorisées : la renommée aux cent voix nous apprend que, par-ci par-là, de nombreuses évacuations se produisent.

Dès ce moment, le groupe est rattaché à la 20^e Division, et nous passons sous le commandement du colonel Bordeaux, commandant l' A. D. 20.

L'origine du groupe le destinait à être versé à cette grande unité et c'est avec joie que tous se voient enfin endivisionnés.

En janvier, nous prenons le n° VI, il n'est donc plus question dès lors du XI^e groupe.

Les combats des mois précédents ont mis en évidence diverses défectuosités dans l'organisation des batteries de 155. Les unités traînant après elles 8 caissons et plusieurs chariots sont alourdies, peu mobiles.

Le commandement s'est rendu compte de cette lacune, car une nouvelle organisation des batteries est à l'étude.

Toutes les voitures à munitions, impedimenta des batteries, seront réunies en unité indépendante appelée "colonne légère". La batterie n'aura plus que ses quatre canons, et le minimum des voitures nécessaire au transport du personnel et des bagages.

La C. L. aura à sa charge tous les ravitaillements en munitions, transports en matériaux.

Allégeant la batterie, cette nouvelle organisation soulage aussi le commandant de batterie, qui n'aura plus sous sa surveillance qu'un effectif de 90 chevaux, 130 hommes, au lieu de 200.

Commandée par le sous-lieutenant Taffet, la C. L. commence de s'organiser vers le 15 janvier et s'installe au camp des Logettes.

Le groupe compte à partir de maintenant cinq unités, car la 6^e S. M. A. est toujours là.

Cette période de grand froid est pour elle aussi pénible, et si ses nombreux chevaux sont tous hors d'atteinte de la gale, les moteurs sont sensibles au gel.

Le lieutenant Peyroux se souviendra certainement longtemps de ses camions rebelles.

Juchée sur la colline des Monts Hairons, dans la neige, la section peine au démarrage des voitures ; généralement, les camions sont poussés sur la pente et, la gravité aidant, les moteurs se mettent en marche. Certain dimanche, aucun moteur ne démarre, et le lieutenant Peyroux, après avoir successivement amené tous ses camions au pied de la côte des Monthairons, se

trouve très embarrassé pour remonter. Heureusement, un voisin passant par là prend en remorque les véhicules gelés.

Janvier et février passent, la couche de neige décroît petit à petit, mars est en vue. Le soleil revient, les oiseaux paraissent s'émouvoir, la sève commence à faire éclater les bourgeons, le printemps serait-il déjà revenu ? Hélas ! le 1^{er} mars, la température s'abaisse à nouveau, la neige nous revient en flocons très denses : or, un coup de main est en vue.

Le 4 mars, par une température glaciale, le groupe commence ses tirs sur les objectifs désignés. L'aviation a fait promesse de régler notre tir, inutile d'attendre son concours par ce temps ; les nuages déversent, en effet, une avalanche de neige. Force est donc d'ouvrir le feu avec des éléments calculés.

Les tirs n'en sont pas moins remarquables, car l'opération ayant réussi selon les désirs du commandement, le colonel commandant l'A. D. 19, à qui nous sommes rattachés pour ce jour, adresse ses félicitations au chef d'escadron commandant le groupe :

"A la suite de la belle opération qui vient d'être exécutée dans le secteur de la 19^e D. I., je vous adresse mes remerciements pour le concours que vous avez donné à l'artillerie placée sous mes ordres. Je vous prie également de transmettre mes remerciements aux officiers et à tout le personnel de l'artillerie lourde qui, dans les circonstances très défavorables, se sont installés très rapidement et avec bonne humeur, malgré les intempéries, et ont su obtenir par leur science et leur dévouement de superbes résultats."

Le général Vandenberg, commandant le 10^e C. A., adresse ses félicitations à tous ceux, fantassins et artilleurs, qui ont pris part au coup de main.

L'attaque a été menée par le premier bataillon du 71^e à l'ouest, deuxième bataillon à l'est, deux compagnies franches au centre ; front d'attaque : environ 1.500 mètres (crêtes des Eparges).

Les batteries ne séjourneront plus que quelques jours en ce secteur. Le 21 mars, au moment où le printemps arrive définitivement, le groupe quitte ses positions ; nous glissons vers le nord-ouest. Quittant les frondaisons déjà fortes de la forêt de Sommedieue, nous allons installer nos pièces à l'endroit où les combats les plus meurtriers se sont déroulés. Les 16^e et 17^e batteries prennent position le 23 sur les ruines de Fleury ; la 18^e un peu plus à l'ouest dans le ravin des Vignes, terrain chaotique, lunaire, sans aucune végétation, terrain connu déjà de beaucoup d'entre nous en 1916.

Malgré tout, le secteur n'est plus ce qu'il était au moment des grandes attaques.

La gaieté ne règne pas, évidemment, en cette morne solitude, mais, la clémence de la température aidant, nous n'aurons pas trop à y souffrir.

Nos tirs sont fréquents, l'ennemi y répond largement, et toujours par des obus toxiques.

Les échelons sont groupés d'abord au Bois-Sec, puis au Bois-la-Ville, près du fort de Landrecourt. La cavalerie renaît petit à petit ; M. le vétérinaire Festal, arrivé au groupe fin mars, succède à M. Duprez.

Les beaux jours et la température douce sont pour nous un auxiliaire précieux dans la lutte contre la gale.

Les batteries de tir sont actives. Les tirs de C. P. O. sont déclenchés chaque nuit ; l'ennemi, semblant vouloir nous retenir là, multiplie ses coups de mains et ses bombardements. Il possède ici de très nombreux minenwerfer, dont il use avec prodigalité.

L'infanterie souffre beaucoup de ses tirs continuels, tirs très denses à projectiles toxiques.

Le groupe n'en est pas trop incommodé, mais le personnel doit mettre fréquemment le masque.

Heureusement, par nos tirs précis, nous détruisons un bon nombre de ces "projectors".

L'aviation, favorisée par le beau temps, règle avec minutie le tir des batteries : au total, secteur agité, où, par chance, nous n'avons à déplorer aucune perte.

Des officiers de l'armée américaine viennent en stagiaires passer quelques jours aux batteries, tous s'intéressent vivement aux méthodes de tir de l'artillerie française, et aussi à la manœuvre du Saint-Chamond.

Le 16 avril, nous perdons le commandant Cauvin, nommé au V^e groupe du 142^e d'artillerie coloniale.

Le capitaine de Kersablec prend provisoirement le commandement du groupe, en attendant le capitaine Augustin, qui prend son commandement le 23.

Pendant ce temps, la pensée de tous est aux combats pénibles qui se livrent entre Somme et Oise. Les nouvelles nous arrivent tantôt rassurantes, tantôt graves. L'opinion générale est satisfaite, enfin la grande offensive est déclenchée, l'ennemi a attaqué. Il sera arrêté et battu. Cependant, un canon à longue portée bombarde Paris...

Cette nouvelle connue un soir, laisse tout le monde incrédule. Le lendemain, il faut bien se rendre à l'évidence, et les commentaires vont leur train. Aucune nervosité ni inquiétude n'est remarquée en ces jours d'angoisse, chacun va à sa tâche, accomplit son devoir en bon soldat, en attendant que l'heure soit venue d'entrer à notre tour en lice pour les combats décisifs.

Le 19 mai, le départ semble imminent. Ce soir même, une section par batterie prend le chemin des échelons et, le 20, l'autre section est relevée à son tour.

Le 21, le groupe est rassemblé à Bois-la-Ville, d'où il part le 22, en faisant route vers Nant-le-Petit et Nant-le-Grand, aux environs de Bar-le-Duc.

Le repos en ces villages est de courte durée. Le 28, l'ordre arrive d'embarquer de suite en gare de Nançois-Tronville. L'ennemi a attaqué hier sur le front Soissons-Reims. Le choc a été rude, arriverons-nous à temps pour boucher la trouée ?

Les embarquements se font rapidement et avec régularité. Chacun a conscience de son devoir, faire vite et bien, de façon à donner le maximum de son énergie et de ses forces.

Les trains partent vers l'ouest, emportant vers Epernay le groupe et toute la 20^e Division.

Les unités sont pour l'instant isolées les unes des autres. La 18^e débarque le 29, à 5 heures, à Epernay, reçoit l'ordre de se porter le plus rapidement possible vers Sainte-Gemmes.

Après la grande halte, faite à Vandières-sous-Châtillon, cette batterie gagne Verneuil, où elle doit attendre avant de s'engager plus loin. Vers 17 heures, un agent de liaison lui apporte la communication suivante : " Ne pas avancer plus au nord, gagner la rive sud de la Marne, et attendre de nouveaux ordres."

La 17^e descend du train un peu plus tard dans la journée, a mission de se rendre à Villers-Agron, mais il se trouve que cette localité est déjà occupée par l'ennemi. Cette unité fait donc demi-tour et vient également, selon les ordres reçus, attendre sur la rive droite de la rivière.

La 16^e, embarquée la dernière, n'arrive que beaucoup plus tard. La station d'Epernay vient d'être bombardée par l'aviation ennemie. L'autorité, jugeant plus prudent de laisser passer la batterie, le débarquement est prévu pour Mézy, station de médiocre importance au-delà de Dormans. Vers 15 heures, la 16^e est à quai. Les renseignements donnés sont les suivants : l'artillerie de la 20^e D. I., sauf l'A. C. D., entièrement engagée, est à la disposition du général commandant le XXI^e corps, Q. G. à Cierges.

1^{er} point de rassemblement de la D. I. à Le Charmel. Une P. C. de 2^e échelon est à Jaulgonne. Ces renseignements annulent les ordres reçus à la gare d'Epernay. L'ennemi a avancé rapidement, car, à cette heure, il occupe Cierges et s'approche de Le Charmel.

Le capitaine Pouillon, commandant la 16^e batterie, prend le parti d'envoyer un de ses officiers, le sous-lieutenant Dauvers, vers Le Charmel pour prendre des ordres. Engager de suite la batterie sur la rive droite serait en effet une initiative grosse de conséquences, et peut-être dangereuse. La route montant de la station de Mézy vers Chartèves est occupée par un défilé ininterrompu de voitures, de camions automobiles surtout, se dirigeant vers le sud. Se frayer un passage, et surtout, le cas échéant, faire demi-tour sur une route aussi encombrée, ne serait pas besogne facile. Mais le sous-lieutenant Dauvers revient vers 17 heures, sa mission accomplie. Les ordres émanant du colonel commandant l'A. D. sont : "attendre des ordres de Mézy".

Dans la nuit du 29 au 30, les trois batteries se trouvent donc sur la rive sud, à proximité de la station... La C. L. se rapproche aussi : après avoir effectué le débarquement à Château-Thierry, elle revient en arrière se joindre au gros du groupe. Se retrouver, être à nouveau groupés, constitue, en ces heures critiques, un réconfort sérieux. Malheureusement, l'aviation ennemie, trouve bon de jeter un peu partout sur nos bivouacs de grosses bombes, intempestives et agaçantes. Personne n'est atteint heureusement.

Le matin, vers deux heures, le capitaine de Kersabiec, commandant provisoirement le groupe, communique l'ordre de faire passer les batteries sur la rive nord. Nous devons nous mettre immédiatement en batterie, ouvrir le feu sur Epieds et Le Charmel ; le mouvement de repli probable devra s'effectuer vers Château-Thierry, et par la rive droite.

Au petit jour, le groupe se trouve donc entièrement en position entre Mont-Saint-Père et Charlèves. La 17^e, plus avancée, place ses pièces dans un verger ; le 18^e prend position près de la rivière et la 16^e s'installe dans la scierie de Charlèves.

Pendant ce temps, un détachement du génie s'occupe à miner le pont sur la Marne. L'officier chargé de cette destruction déclare même avoir reçu l'ordre de faire sauter ce pont à 9 heures. D'un autre côté, des batteries d'artillerie de campagne descendant au grand trot des attelages sur la route de la Croisette, traversent Charlèves et continuent par la rive droite vers Château-Thierry.

L'ennemi occupe, en effet, Beuvarde et Courpoil ; même des balles nous arrivent déjà, provenant probablement des hauteurs voisines de la cote 224. Isolés d'abord, ces coups de fusils deviennent plus fréquents. L'ennemi use-t-il du tir indirect, ou occupe-t-il en force les crêtes voisines ? Cette dernière hypothèse est peu probable à cette heure.

Quoiqu'il en soit, le crépitement des mitrailleuses se fait clairement entendre. Les balles arrivent de plus en plus nombreuses, faisant jaillir de petits flocons de poussière, et cependant l'ordre de repli n'arrive pas. Que faire si le pont, unique passage, saute ? La voie par Château-Thierry sera tout à l'heure, si elle ne l'est déjà, occupée par l'ennemi. Les batteries de 75, précipitant l'allure, sont loin maintenant, et les derniers cavaliers ou fantassins se repliant passent rapides, à travers les vergers, puis gagnent en hâte le pont menacé.

Le capitaine commandant le groupe a envoyé vers l'échelon supérieur un officier, le lieutenant Billaudeau. Parti dans la direction de Le Charmel, avec mission de provoquer des ordres, cet officier ne revient pas. Serait-il tombé aux mains de l'ennemi ? Un second officier, le sous-lieutenant Petiot, est envoyé à sa recherche. En attendant, les minutes s'écoulent, rapides, et la situation devient de plus en plus angoissante... Les avant-trains ont été amenés. Ce voyant, le capitaine de Kersabiec, certain de n'avoir plus rien à faire sur ces positions, à moins de sacrifier inutilement le groupe, donne l'ordre de repli. La colonne légère s'engage la première sur le pont, suivie par la 18^e batterie... Le temps presse, les minutes sont précieuses, car les balles arrivant en nappes, balaient le passage ; il n'y a plus de doute possible, l'infanterie ennemie est sur nous, occupant déjà des maisons dans Charlèves et Mont-Saint-Père.

Un premier obus, un 15 certainement, éclate dans la rivière, à 50 mètres du pont. Un second projectile, puis plusieurs autres arrivent, encadrant exactement la colonne. Si l'ennemi rectifie quelque peu son tir, les batteries restées sur la rive nord sont perdues... La 16^e a réussi à s'engager dans la colonne et franchit sans trop de pertes le passage dangereux ; néanmoins, un caisson culbuté à la sortie du pont est remis non sans peines sur roues, grâce au sang-froid des conducteurs. A cette heure, la 17^e reste donc seule en danger. Cette batterie, en position plus avancée, n'aurait-elle pu se replier ? Le lieutenant Lavrut réussit cependant à amener son unité à proximité du passage, mais, pendant un bon moment, il lui est impossible de l'engager sur le pont : des centaines de chevaux sans cavaliers, lancés dans une charge frénétique, interdisent complètement le chemin. Les hommes sont renversés et piétinés par ces escadrons étranges. Un caisson de la 17^e est ainsi culbuté, les chevaux des attelages blessés ; tirer de là cette voiture est de tâche surhumaine. En vain le sous-lieutenant Carpentier, splendide de sang-froid, essaie tous les moyens. Sous peine d'être fait prisonnier, cet officier doit abandonner la tâche entreprise, mais le caisson, traîné par des hommes jusqu'au milieu du pont, ne tombera pas aux mains de l'ennemi.

Tous les éléments du groupe ont donc réussi à franchir la Marne, et une demi-heure plus tard, les trois batteries, en position de nouveau, ouvrent un feu très meurtrier, interdisant à l'ennemi le passage de la rivière.

Une citation à l'ordre de l'Armée très élogieuse nous est décernée par le maréchal commandant en chef les armées françaises : "Le maréchal de France, commandant en chef les armées françaises de l'Est, cite à l'ordre de l'armée le VI^e groupe du 110^e R. A. L. :

" Sous le commandement du capitaine Sioc Han de Kersabiec, s'est maintenu en batterie dans la matinée du 30 mars 1918, sous les balles des mitrailleuses et le bombardement, arrêtant par ses tirs précis l'avance de l'ennemi, passant la Marne le dernier de toutes les troupes présentes, et reprenant immédiatement le feu au sud de la rivière. A donné ainsi un bel exemple de courage tranquille et de froide résolution."

Les lieutenants Billaudeau et Petiot réussissent à rejoindre les batteries dans la soirée, et après maintes aventures. Le groupe compte quelques blessés, dont un assez grièvement. Des citations bien méritées récompensent ces braves soldats.

Après avoir occupé plusieurs positions le 31 mai, les batteries se trouvent de nouveau réunies le 1^{er} juin dans la vallée de Surmelin : 18^e et 17^e au fond de la vallée, 16^e à mi-côte, vers la ferme Janvier. L'ennemi essaiera-t-il immédiatement de franchir le fleuve ? Le fait est peu probable, mais il est possible. Des éléments allemands ont déjà pris pied sur la rive gauche, dans la boucle en face de Jaulgonne, le 2 juin une reconnaissance les en chasse, et il n'y a plus dès lors un Allemand sur la rive gauche.

La 17^e batterie, en position près de la ferme de Couberchy, a la malchance, le 4 juin, de subir un bombardement qui aurait pu être plus funeste. L'ennemi règle certainement sur la ferme, et la 17^e batterie a là ses avant-trains et attelages (petit échelon). A 14 h.22, un obus pénètre dans

le mur nord-est, et à 14 h.27, plusieurs projectiles atteignent les bâtiments. Le personnel se hâte, comme de juste, de sortir, et emmène les chevaux. Mais l'ennemi allonge son tir et semble suivre des attelages. Le tir passe heureusement par-dessus la position elle-même, s'éloigne et cesse à 14 h. 50. Malheureusement, il y a dans la ferme de Couberchy deux hommes blessés et plusieurs chevaux tués. Ces pertes sont les seules que nous ayons à déplorer pendant cette période.

Les batteries organisent rapidement leurs positions, les abris de bombardement sont mis en train. En temps normal, tous couchent sous la tente, la température très douce en cette saison rend presque agréable la vie en plein air.

Les frondaisons épaisses des bois de Connigis et de Monthurel tamisent d'ailleurs la lumière trop crue. Le champ de tir confié au groupe est très large ; commençant à l'ouest, à Mont-Saint-Père, vers la cote 130, il s'étend à l'est jusqu'au signal de Vincelles, en passant par Chartèves, Jaulgonne, Barzy, Passy, Rozoy, Courcelles, Tréloup. Chaque jour, des réglages sont exécutés sur ces parages. Les officiers du groupe de service, à tour de rôle aux observatoires (Varennes et Reuil), surveillent chaque jour cette vaste zone. Signalons seulement quelques tirs très efficaces sur Jaulgonne, la ferme des Franquets et Tréloup.

Les échelons campent pendant quelques jours à Condé-en-Brie, mais l'ennemi se plaisant à bombarder ce village, hommes et chevaux sont envoyés en cantonnement plus au sud, aux environs de Pargny-la-Dhuys.

Les 26 et 27 juin, le 105^e R. A. L. nous relève. Les batteries regagnent leurs échelons et se tiennent prêtes à être dirigées sur un nouveau secteur.

Après avoir passé à Violaines, à la ferme de Courgenson, près Porgny, le groupe prend, le 29 juin, la direction de Dammartin-en-Goële, petite ville située à une trentaine de kilomètres au nord de Paris. Nous faisons route la première journée par Corrobert, l'Echelle-le-Franc, Montmirail, la Celle, Verbelot, pour contourner à Villeneuve-sur-Belot de Montflagol. Si les routes sont bonnes en cette région, les chevaux souffrent d'un autre côté, les abreuvoirs étant rares et éloignés, aussi la santé de notre cavalerie va décliner un peu. Le lendemain, 30 juin, l'étape par Belot-Rebais, les Brosses, nous mène à Fontenelle. Ces villages sont propres, mais l'eau y est rare. Le 1^{er} juillet, nous passons à Boussy-le-Châtel, Coulommiers, Voisins, Corbeville, le Chemin-de-Maison, Celles, Sancy. Les bivouacs sont établis à Boutigny.

Le quatrième, dernier jour de route, s'écoule semblable aux trois premières journées, et l'arrivée à Villeneuve-sous-Dammartin a lieu à 10 heures. En chemin, nous avons traversé Meaux, Chamoniz, Villeray, Messy, Campons, Thieux. La 16^e batterie cantonne avec la 17^e à la ferme du Stain. La 18^e batterie à Villeneuve même, où la S. M. A. l'a précédée. Les abreuvoirs sont ici encore éloignés, mais l'eau y abonde. La 20^e D. I. est toute entière rassemblée dans la région et appartient dorénavant à la X^e armée (général Mangin).

Le repos prévu est d'une semaine au moins. Les 3 et 4 juillet se passent sans encombre. Le 5, les officiers du groupe assistent à une manœuvre de chars d'assaut. Rien ne fait prévoir un départ prochain. Tout à coup, à 18 heures, arrive l'ordre de partir. Personne n'attendait cette nouvelle !!! mais il faut bien se rendre à l'évidence, et la destination de la D. I. étant Dormans, nous allons revenir sur nos pas et faire en sens inverse les étapes des jours précédents. Une partie des chevaux et des caissons du 10^e R. A. C. sont enlevés par camions, le mouvement doit donc se faire rapidement. Quant à nous, nous cheminons lentement sur la route de Montmirail à 5 heures du matin le 8 juillet ; nous en partons le soir et gagnons assez fatigués les emplacements "Echelons".

La 16^e batterie s'installe à la Croix-Marotte, la 17^e batterie à la Blandinerie, la 18^e batterie aux Puyards. La S. M. A., arrivée avant le groupe, a préparé soigneusement ces cantonnements, et est installée elle-même à la ferme de Bièvre.

Le 9 juillet, à 1 heure du matin, les unités sont à peine arrivées dans leurs cantonnements, lorsqu'un planton avise les commandants d'unités de rejoindre immédiatement le colonel commandant l'A. D. au château de Coupigny. La situation est la suivante : l'ennemi a l'intention de franchir la Marne dans la région Jaulgonne-Dormans. L'attaque est attendue depuis la nuit du 7 au 8.

La 20^e D. I. est placée en deuxième ligne avec mission d'arrêter l'ennemi sur la coupure de Saint-Agnan (vieux prés), et lui interdire le plateau du Clos-Milon. La ligne en question est jalonnée par Saint-Agnan, Evry, la Chapelle, Monthodon, la Cressonnière, Comblizy, Nesle-le-Répons. Sur ce, les reconnaissances des diverses positions de batterie ont lieu ; il faut faire vite, car les batteries doivent être en place approvisionnées et prêtes à tirer à minuit. Or, à 20 heures, tout était prêt, les unités occupent leurs positions et attendent l'attaque.

Or, cette attaque ne se produit pas ce soir, et nous avons le temps de procéder aux installations les plus pressées. La 16^e batterie, placée sous des pommiers, est bien défilée au pied du plateau de l'Huis. Les 17^e et 18^e batteries, ont leurs emplacements plus à l'est, vers la grange Gaucher. Conformément aux ordres reçus, les possibilités de tir sont le plus étendues possible, de façon à battre même la rive nord de la Marne entre Dormans et Porgny. Les journées du 11, 12, 13, 14 juillet se passent dans le calme, et la Fête Nationale est célébrée comme de coutume, marquée par la distribution des suppléments de vivres. Tous savent que le coup de boutoir final de l'ennemi est tout proche, mais c'est avec tranquillité et confiance que chacun attend. Ces jours ont été mis à profit pour aménager les positions, et surtout pour accumuler les projectiles à proximité des batteries.

Le 15 juillet, à 0 h., l'artillerie ennemie déclenche ses tirs, mais la nôtre a déjà commencé à répondre. Nos pièces ne tirent pas, leur portée ne leur permettant pas de le faire, mais les 155 longs redoublent d'activité.

L'ennemi bombarde avec une extrême violence les environs immédiats des batteries, les villages (le Moncet et le Breuil), les ponts et les passages sur le Surmelin. Tout l'horizon est

en flammes, et le tonnerre des détonations assourdissant. Ce bombardement fut entendu de Paris, dit-on. En tout cas, rarement artilleurs déchaînèrent pareil fracas.

Une équipe d'observateurs reçoit à ce moment l'ordre d'aller occuper l'observatoire, reconnu presque en première ligne. Le sous-lieutenant Lerendu, de la 17^e batterie, part avec un sous-officier et deux téléphonistes. Pourra-t-il sans encombre gagner son poste ? La chose est douteuse, car le bombardement redouble de violence. A 3 heures, nous n'avons encore reçu aucune nouvelle, les lignes observatoire, batteries, sont muettes, peut-être coupées. A 6 heures, l'officier fait savoir que l'ennemi apparaît sur les pentes au-dessus de Chézy et Montluçon. La Marne est donc franchie ? Pourtant le P. C. du 6/110 n'a aucun ordre de tir de l'A. D. 20.

A 7 heures, le barrage est déclenché sur Chevigny d'abord, puis sur les abords immédiats de Chézy et Montluçon. Toutes les batteries tirent à toute vitesse. L'ennemi étonné, surpris, hésite, puis s'arrête. Cette heure marque son avance maxima sur la rive sud ; il va bien essayer dans la journée de s'infiltrer vers la Chapelle-Monthodon. A chaque fois, ses tentatives sont éventées et réduites à néant. Ces cinq jours, du 15 au 20, sont occupés courageusement à maintenir l'ennemi en le contre-attaquant. Ecrasé par nos concentrations feu impétueuses, petit à petit, il lâche pied. L'aviation, de son côté, n'est pas inactive ; des escadrilles nombreuses vont et viennent, ayant pour mission la destruction des passerelles sur la Marne.

Le 20 juillet, l'attaque finale a lieu : l'ennemi impuissant à se maintenir recule précipitamment, en nous laissant entre les mains bon nombre de prisonniers et un important butin. Le Boche a été définitivement brisé, et n'a plus un seul élément sur la rive gauche.

Cependant, deux nouvelles heureuses et réconfortantes nous arrivent. Une puissante attaque française menée par la X^e armée, a contraint l'adversaire à reculer entre Soissons et Château-Thierry. Notre avance va être sur ce flanc foudroyante et, dans quelques jours, ces deux villes seront de nouveau entre nos mains. Il s'agit maintenant pour nous de forcer l'ennemi au fond de sa poche sur la Marne. Dans ce but, cette après-midi du 20 juillet, la XX^e division en entier glisse vers la droite. Rassemblées d'abord aux environs de la Grange-Gaucher, les trois batteries du groupe se dirigent vers Chêne-la-Reine, où elles occupent des positions avant l'aube du 21. Notre tâche n'est pas terminée. Agissant en liaison avec le 5^e C. A., qui rejette l'ennemi des contreforts de la montagne de Reims, la Division devra franchir la Marne aussitôt que possible et attaquer de front. Pendant une semaine, nous pilonnons Reuil, Binson-Orquigny, Port-à-Binson, Châtillon-sur-Marne. L'ennemi bousculé remonte les crêtes boisées et s'étale dans les bois Le Roi, de Rarrey, de Trotte, de Navarre, mais poursuivi par nos feux, il doit reculer encore, et dans les nuits du 27 au 28, le gros des troupes françaises peut franchir la Marne sans incident.

Parvenu sur la rive nord, le groupe s'échelonne dans le bois de Trotte, où il se met en batterie. L'ennemi occupe la Garenne de Villers-Agron, les hauteurs du signal Saint-Antoine, d'où son artillerie nous inonde de projectiles toxiques. En toute autre occasion, les hommes aidant, ces harcèlements continuels auraient été pénibles, mais chacun ayant conscience de son devoir,

supporte tout gaiement. Les succès des jours précédents, la victoire définitive enfin aperçue , décuplent les forces, et personne ne songe à se plaindre.

Dans ces taillis, nos canons tonnent sans arrêt, l'artillerie légère en position près de nous donne elle aussi jour et nuit. Enfin, le 2 août, l'ennemi, quittant ses positions, recule, franchit la Vesle et s'établit au nord, talonné par nos troupes. Deux batteries, les 17^e et 18^e, continuent la poursuite, pendant que la 16^e reste au repos sur ses emplacements d'échelon. Après avoir franchi l'Ardre, ces deux unités mettent en position près des carrières à 4 kilomètres au nord-ouest de Crugny. La 18^e subit dès son arrivée un très violent bombardement et à une vingtaine de chevaux atteints. Dans la nuit, fortement éprouvée par les gaz, elle doit quitter sa position intenable, repasser l'Ardre et prendre position à la ferme des Tuileries. La 17^e, fortement bombardée elle aussi, réussit à se maintenir près des carrières. Elle est malheureusement vue par un ballon et à chacun de ses tirs correspond un tir ennemi. Quelques jours plus tard, elle est d'ailleurs obligée de glisser un peu plus à l'est et vient s'installer dans un petit taillis. Malheureusement, toute cette zone est très surveillée par l'aviation, et les obus de tout calibre y pleuvent chaque jour.

Le 18 août, la 16^e batterie, restée au repos aux environs de Vandières d'abord, puis du signal Saint-Antoine, vient relever la 17^e. Cette position est restée dans la mémoire de tous comme très dangereuse, et la plus bombardée. Les obus à gaz (ypérite surtout) y affluent par milliers chaque jour ; les gros explosifs, 21 en particulier, n'y manquent pas non plus. Heureusement, les missions de tir de la 16^e sont peu nombreuses, mais somme toute, si les tirs de cette batterie sont espacés, et pour cause, le repos du personnel est à peu près impossible, et les abris manquent.

Plusieurs hommes, en particulier les canonniers Chauvin et Aubry, sont intoxiqués gravement. Certaine nuit, le tir ennemi fait exploser un caisson de munitions. De plus, les hommes se fatiguent de plus en plus. La chaleur étouffante de ces journées d'août a elle-même affaibli tout le monde. Le capitaine Pouillon, très amaigri, ne tient que par un prodige d'énergie. La relève s'annonce pour la fin du mois d'août. Chacun va pouvoir se délasser et se préparer à de nouveaux combats.

Relevé le 27 août, le groupe vient d'abord à Vassy, aux environs de Dormans. En ce village entièrement ruiné, le confortable est très primitif, aussi quelques jours plus tard l'ordre arrive d'aller cantonner à Baulne, dans la vallée de Surmelin.

Nous séjournons dans ce village jusqu'au 10 septembre, la fatigue de tout le personnel n'est pas encore entièrement disparue que la grippe, étrange maladie, fait son apparition ; une vingtaine d'hommes sont atteints à la 16^e batterie. Sans doute, cette unité, qui a enduré sur sa position de Crugny des fatigues énormes, offre-t-elle au mal un terrain mieux préparé. Les hommes atteints doivent être évacués de suite. Dans la nuit du 10 au 11 septembre, selon un ordre reçu dans la soirée, le groupe quitte le cantonnement. Une action locale doit avoir lieu prochainement au nord de Fismes, et nous devons, paraît-il, y prendre part, mais, à peine arrivés à Coulonges, nous devons revenir sur nos pas et, après une nouvelle nuit de marche,

les bivouacs s'établissent à l'aube du 12, aux environs d'Æilly, où nous partageons la prairie avec les troupes américaines.

La division étant destinée à opérer dans les Vosges, le groupe s'embarque le 14 à Epernay. Les trains de là le dirige vers Epinal, et le 15 le débarquement a lieu à Lavelines, devant Bruyère et la Chapelle.

Les batteries aussitôt débarquées se dirigent vers Saint-Dié et, après une journée de repos à la Houssière, près Corcieux, occupent le 17, les positions reconnues le matin. La 16^e monte à la Culotte, la 17^e près de Robach, au pied de la montagne d'Ormont, et la 18^e plus au nord, au Grand-Himbourmont, près la maison de chasse du Chêne Pierrot.

Après un séjour de 24 heures à la Culotte, la 16^e opère un changement de position et va près de Remomeix. Jusqu'au 27 octobre, le groupe restera en ce secteur calme. Pendant cette période, rien à noter, à part un tir de destruction (400 coups) exécuté par la 18^e sur une batterie ennemie de la vallée de Maissey. Malheureusement, le 23 octobre, un obus tiré sur avion, blesse grièvement le canonnier Malgras, de la 16^e. Ce canonnier succombe à ses blessures et est inhumé à Saint-Dié le 25.

Les 29 et 30 octobre, les batteries sont relevées et vont cantonner à Belmont et Brouvelieures. Des étapes nous mènent aux environs d'Epinal ; la première à la Baffe, la seconde à Formerey, et Gigney. C'est là que, le 11 novembre, à 10 h.45, le commandant du groupe reçoit la note suivante : " L'armistice est signé, les opérations doivent cesser aujourd'hui, à 11 heures."

Les hommes enthousiastes se précipitent vers le clocher, et les cloches sonnent à toute volée.

Le VI^e groupe du 110^e R. A. L. ne reverra plus la bataille.

Une récompense magnifique : l'entrée solennelle à Strasbourg, était réservée à la 20^e division.

Après avoir cantonné à Longchamps, à Belmont, au camp de Beaulieu, à Saulxures, où la réception faite par les habitants redevenus français est émouvante, puis à Lutzelhausen, Mutzig, Ermlheim, où il arrive le 21, les batteries partent le 22 pour la capitale alsacienne. Chacun a fait son possible pour que chevaux et harnais soient aussi brillants que possible, les hommes selon leurs moyens ont rafraîchi leurs uniformes.

La formation du défilé peut ainsi se définir par deux batteries en colonne par pièce, cheminant accolées l'une à l'autre ; l'entrée à Strasbourg par la porte Schirmeck a lieu à 10 heures. Placé derrière le 10^e R. A. C., le groupe est l'objet des acclamations les plus enthousiastes. Les canons lourds produisent sur les habitants une impression profonde. Le général Gouraud, devant la Kaiserplatz, inspecte le défilé impeccable et, après avoir traversé d'un bout à l'autre la grande ville sous les arcs de verdure, au milieu des drapeaux et des ovations, le groupe va cantonner à la caserne Nicaulos, mise à notre disposition, puis à la caserne des Pionniers. Nous avons l'avantage, pendant notre repos, d'assister à l'entrée des maréchaux Foch et Pétain.

Le premier le 25, le second le 27 novembre. Le 3 décembre, les batteries disaient adieu à Strasbourg. Après avoir passé à Neudorf, Illkirch, Grafenstaden et Fegerheim, les cantonnements sont pris à Illidersheim.

De là, nous allons à Mutterholz, puis le 5 à Illhausern. Ce village, situé au milieu des marais de l'Ill, ne saurait être notre cantonnement définitif. Les hommes logent en effet dans des séchoirs mal clos ; or, les ordres précisent de donner aux troupes le minimum de confortable, en particulier des logements chauffés, des réfectoires et salles de réunion. C'est ce que nous allons chercher dans la région de Schlestadt le 7 décembre. Les batteries se séparent : Etat-Major du groupe et colonne légère sont à Schervillers, 16^e à Hurst, 17^e à Kinzheim, 18^e à Orschwiller. L'hiver va s'écouler lentement, sans changements notables. Une grosse question préoccupe dès maintenant le personnel : la démobilisation. Déjà, le capitaine Pouillon a, le 18 décembre, quitté définitivement sa batterie. Son départ est le prélude d'exodes et de changements. C'est ainsi que, en janvier, le groupe passe au 8/110 tous ses hommes des classes 10 et plus anciennes pour en recevoir des éléments jeunes. Le chef d'escadron Thibon prend le commandement, en remplacement du commandant Augustin, désigné pour une autre mission. Un souci s'ajoute à tous les autres, celui de la santé de notre cavalerie. La gale réapparue au début de l'hiver, fait, malgré les efforts de tous, d'inquiétants progrès. M. le vétérinaire Festal réussit à faire construire deux baraques sulfurogènes. Tous les chevaux galeux sont soumis dans les dites baraques à plusieurs bains de gaz sulfureux. Les résultats obtenus sont en tous points remarquables, et les acares sont détruits. D'ailleurs, en mars, le printemps, avant-coureur de soleil et de douce température, est pour nous un auxiliaire précieux.

En mars, la colonne légère est dissoute. Cette unité n'avait pas, depuis l'armistice, de raisons d'exister. Chaque batterie reçoit un tiers de son effectif. Un premier changement de cantonnement nous mène à Benfeld : 16^e batterie à Huttenheim, 18^e à Semersheim, 17^e à Kogenheim. Le séjour dans ces localités est d'ailleurs assez court, la division entière remontant vers le nord. Le groupe fait le 2 avril une étape une première étape jusqu'à Obernai, au pied de la montagne Saint-Odile, puis le 3 avril il arrivera à son cantonnement définitif : Marlenheim (16^e et 17^e), et Nordheim (18^e). Le 8 mai, un nouveau changement nous réinstalle à Mutzig dans les casernes. Chacun admire la vallée de la Bruche, toute ensoleillée.

La vie journalière du groupe est maintenant celle des régiments au quartier. Le commandant Thibon réussit néanmoins, par des jeux et des exercices sportifs, à égayer le personnel. Une équipe de football association a été formée et s'entraîne en de mutuels matches amicaux contre l'A. C. D. ou l'infanterie de la division.

La bonne tenue de nos équipes permet de bien augurer de l'avenir sportif du groupe.

Les écoles à feu annuelles (car à partir du 24 juin nous sommes en paix), ont lieu au champ de tir de Haguenau. Les batteries séjournent en ce camp au début de juillet. Ces exercices prouvent que le personnel est suffisamment entraîné à la manœuvre.

Ces coups de canon sont les derniers du 6/110.

Cantonnes vers la mi-juillet aux environs de Schlestadt : 16^e à Ebersheim, 17^e à Kogenheim, 18^e à Elersmunster, nous fêtons avec les Alsaciens la fête nationale.

Les revues d'usage ont lieu au milieu de la population enthousiaste. Mais la démobilisation rend chaque jour un certain nombre d'hommes à la vie civile. L'effectif a bientôt diminué de moitié et les chevaux sont toujours nombreux.

Il est temps de songer au retour à l'intérieur. Le retour a lieu les 19,20,21 août. Le groupe rentre à Dinan, où il se fond avec le 10^e R. A. C. Là, les batteries achèvent la démobilisation et ne vont bientôt plus posséder que des effectifs très réduits.

Aujourd'hui le VI^e groupe du 110^e n'est plus !

Les quelques hommes en provenant appartiennent maintenant au 10^e d'artillerie de campagne, mais si ces soldats ne portent plus apparent l'écusson du régiment qui fut le leur pendant la campagne, ils portent gravé au fond du cœur le souvenir impérissable des combats héroïques et des faits glorieux de leurs batteries disparues... et, comme dit le poète :

" Quelquefois, il leur est doux de se souvenir".